

## Le retour des cendres, triomphe posthume de Napoléon

**« Dors, nous t'irons chercher ! Ce jour viendra peut-être, car nous t'avons pour Dieu sans t'avoir pour maître » (Victor Hugo).**

Le retour des cendres de Napoléon en 1840 est un événement exceptionnel, étrangement négligé par les historiens, allez savoir pourquoi ! Il s'agit pourtant d'une page sublime de notre roman national. En effet, l'hommage unanime de la Nation rendu à Napoléon en cette circonstance réussit la gageure d'une manifestation d'unité nationale sans précédent, réconciliant bonapartistes, républicains, royalistes, et même cléricaux.

Au moment où notre France éclatée et meurtrie vacille sous les effets délétères d'une repentance pathologique organisée, puisse le rappel de cet épisode grandiose de leur Histoire insuffler aux Français une bouffée de fierté nationale !



**Retour des cendres, exhumation**

La dernière volonté de Napoléon de « *reposer sur les bords de la Seine, au milieu de ce peuple français que j'ai tant aimé* » mettra dix-neuf ans à se concrétiser. Portée par la vague irrésistible de la nostalgie de l'Empire, elle s'accomplira finalement le 15 décembre 1840 à Paris dans un triomphe à la romaine.

### La France nostalgique de Napoléon

Sonnés par Waterloo, les bonapartistes entrent en hibernation sous la seconde Restauration. Ils endurent stoïquement la dure répression de Louis XVIII jusqu'en 1826, puis celle, implacable, de Charles X jusqu'en 1830. Entre-temps, source d'espérance inespérée, le « *Mémorial de Sainte-Hélène* », de Las Cases de 1823, devient la bible de leur résistance, en attendant leur heure.

Un pas important est franchi lors des journées révolutionnaires des 27, 28 et 29 juillet, « *Les trois glorieuses* ». Le peuple de Paris s'empare des faubourgs et force Charles X à l'exil.

Mais la situation n'est pas encore mûre pour une restauration bonapartiste. Signe encourageant cependant, le nouveau monarque, de la branche des Orléans, fait d'emblée le geste symbolique de changer son titre normal de « *Philippe VI, roi de France* » pour celui de « *Louis-Philippe 1<sup>er</sup>, roi des Français* », comme Napoléon « *empereur des Français* », nuance sémantique appréciée. Son passé plaide d'ailleurs pour lui. Contrairement à ses deux prédécesseurs, il s'était gardé de prendre les armes contre la France et avait même combattu à Valmy et Jemmapes dans les armées de la Révolution. Par prudence politique, il s'empresse de don-



**Retour des cendres, transbordement**

l'Empereur, restée sans réponse.

Président du Conseil, Thiers parvient à faire sauter le verrou diplomatique en 1840. Le 12 mai, le ministre de l'Intérieur Rémusat prononce à la Chambre des Députés un discours bouleversant : « Désormais, la France seule possédera tout ce qui reste de Napoléon. Son tombeau, comme sa mémoire, n'appartiendront plus qu'à son pays.[...] Le roi a ordonné à son fils, son Altesse royale le prince de Joinville, de se rendre avec sa frégate à Sainte-Hélène pour y recueillir les restes mortels de l'Empereur Napoléon ». L'hémicycle croûle sous les applaudissements. Quelle métamorphose politique !

Sous le commandement de Joinville, une flottille s'arme à Toulon, composée de la frégate *La Belle Poule* et de la corvette d'escorte *La Favorite*. La frégate embarque dans son entrepont un imposant sarcophage en bois d'ébène. En vue des délicates démarches à Sainte-Hélène, Joinville se voit chapeauté par le jeune diplomate anglophile de Rohan-Chabot. Prend place à bord une importante délégation de compagnons de déportation de l'Empereur. À leur tête les



**Retour des cendres, débarquement à Courbevoie**

ner des marques de sympathie aux bonapartistes, en faisant notamment replacer en 1833 la statue de Napoléon au sommet de la colonne Vendôme. Mettant fin à la répression des bonapartistes, il se garde bien de contrarier leur activisme, qu'orchestrent les grands écrivains populaires Dumas, Balzac, Vigny, Musset et, en flèche, Victor Hugo. Ils appuient notamment les incensantes pétitions pour le retour des cendres de Napoléon, à la suite de la bouleversante supplique au roi d'Angleterre de la mère de

généraux Bertrand et Gourgaud, accompagnés des anciens serviteurs Marchand, Ali, Pieron, Archambaud et Emmanuel Las Cases, remplaçant son père frappé de cécité. Bertrand a tenu à se faire accompagner de son fils Arthur, né à Sainte-Hélène, « seul Français entré à Sainte-Hélène sans l'autorisation du gouverneur » avait clai-

ronné à sa naissance sa mère Fanny, à l'intention du garde-chiourme Hudson Lowe. Sont aussi du voyage le docteur Guillard, l'abbé Coquereau et le plombier Leroux.

La flottille met à la voile le 7 juillet 1840 pour un retour prévu entre le 1<sup>er</sup> et le 10 décembre. Pour bénéficier de vents plus portants, Joinville choisit le long détour par le Brésil. Décontractée, la croisière s'amuse un tantinet pendant les escales.

Sainte-Hélène est atteinte le 8 octobre. Se trouve déjà dans le port de Jamestown le brick *Oreste*, dépêché de Cherbourg pour porter à la connaissance de Joinville la nouvelle de la détérioration des relations avec l'Angleterre au sujet de l'Égypte. Fort heureusement, on n'en ressent pas d'effet à Sainte-Hélène. Le gouverneur Middlemore accueille avec tous les honneurs la délégation française et met généreusement à sa disposition les moyens nécessaires à sa mission.

Le premier devoir de la délégation est d'aller se recueillir sur la tombe de l'Empereur, bien entretenue par un propriétaire privé qui fait payer sa visite, *business is business*. Bertrand observe avec émotion que les myosotis pieusement plantés par Fanny ont prospéré. La visite de la résidence de Longwood se passe mal. Les compagnons de déportation de l'Empereur ne peuvent retenir leur colère devant sa transformation en bergerie. Les accompagnateurs anglais eux-mêmes ne cachent pas leur malaise.

### **Appropriation de la dépouille de Napoléon**

Le gouvernement anglais s'est plié, non sans réticence, à l'exigence française de l'ouverture préalable du cercueil pour s'assurer de l'identité de son occupant. Elle a lieu dans la nuit du 14 au 15 octobre, en présence - on ne peut plus émue - de toute la délégation française. Le suspicieux Hudson Lowe ayant fait bétonner la tombe outre mesure, les fossoyeurs éprouvent toutes les peines du monde. Ce n'est qu'à 9 heures 30 le lendemain que peut être ouvert le dernier des quatre cercueils, emboîtés les uns dans les autres. Lorsqu'apparaît enfin Napoléon, intact dans son célèbre uniforme des Chasseurs de la Garde, ses compagnons de captivité ne peuvent contenir leur indicible émotion. Son parfait état de conservation a de quoi conforter la thèse de son empoisonnement à l'arsenic qui est un excellent conservateur. On procède ensuite à l'opération inverse de l'emboîtement des quatre cercueils dans le sarcophage apporté de France. Puis, 43 soldats anglais peinent à transporter l'énorme bière de 1 200 kilos jusqu'à l'ancienne calèche de Napoléon, transformée en corbillard.

Il est 15 heures 30 lorsque s'ébranle vers le port un imposant convoi funèbre, en présence du gouverneur qui n'a pas lésiné sur les honneurs. On ne parvient au quai qu'à 17 heures 30. Middlemore y remet officiellement à Joinville la dépouille de Napoléon, geste salué par tous les canons de la garnison. Le transbordement sur *La Belle Poule* du volumineux catafalque se révèle acrobatique.

Toutes les formalités accomplies, la flottille appareille le 18 octobre au matin, de nouveau saluée par tous les canons de l'île.

La tension internationale décide Joinville à rejoindre la France au plus vite sans escales. Craignant un enlèvement de vive force de son inestimable passager, il fait prendre les dispositions



**L'imposant corbillard**

de combat. On l'entend s'exclamer : « *Si les Anglais m'attaquent, je ne leur rendrai pas les cendres de l'Empereur, je m'ensevelirai avec lui dans la mer* ». Cet authentique aristocrate se révèle en la circonstance de la trempe des Muiron.

Après seulement 43 jours de mer, *La Belle Poule* accoste à Cherbourg le 30 novembre au matin, en

avance sur le calendrier prévu, prenant au dépourvu le gouvernement, de surcroît fragilisé en interne par la crise internationale. Il craint des débordements populaires au cours du transfert par la route jusqu'aux Invalides. Aussi choisit-il la voie aquatique sans escales par la Manche et la Seine. Pendant les huit jours d'attente à Cherbourg, Joinville ne quitte pas son poste. Il prend sur lui d'autoriser une foule innombrable à venir se recueillir devant le catafalque, transféré le 8 décembre sur le vapeur *Normandie*, battant pavillon impérial, sous les vivats de la foule.

### **La haie d'honneur de la France profonde**

Le convoi maritime atteint Le Havre le 9 décembre au matin. Il ne marque pas de halte, au grand désappointement de la foule immense, accourue sur les quais et s'époumonant en vivats. Les canons tonnent et les cloches de la ville carillonnent. Commence immédiatement la remontée de la Seine, dont les rives grouillent déjà de monde.

Le navire ne pouvant passer sous les ponts de la Seine, le discret Val de la Haye, avant port de Rouen, est choisi pour procéder à un nouveau transbordement sur le navire fluvial *La Dorade*. De nombreuses troupes rendent de nouveau les honneurs sur les deux rives.

À Rouen, atteint le 10 décembre à 6 heures, la municipalité n'a pu arracher qu'un arrêt de 20 minutes au lieu d'un accostage. Cette frustration l'incitera à installer une statue de Napoléon place de l'hôtel de ville. Les quais et toutes les maisons sont pavoisés et décorés. Une immense oriflamme flotte aux tours de la cathédrale. Son cardinal de Croÿ donne l'absoute, entouré du clergé de ses quatorze paroisses. Les cloches sonnent à la volée. Les canons ne cessent de tonner. Une foule immense s'égosille en vivats.

Le même spectacle se reproduit au passage de *La Dorade* jusqu'à Courbevoie, atteint le 14 décembre dans l'après-midi. Des Grognaards vont y veiller à quai leur « *petit caporal* » toute la nuit en un dernier bivouac.

Napoléon retrouve enfin le sol de France le lendemain. À 11 heures, après une première cérémonie religieuse, 21 coups de canon donnent le signal du départ au plus imposant cortège funèbre de tous les temps. Se montant à plusieurs milliers de civils et de militaires, il s'étire sur

des kilomètres. Il précède et suit un corbillard monumental tiré par 16 chevaux noirs attelés en quatre quadrilles. L'itinéraire jusqu'aux Invalides emprunte l'avenue de Neuilly, passe sous l'Arc de Triomphe, poursuit par les Champs-Élysées, la place de la Concorde et le Palais Bourbon.

### L'apothéose de Paris

*« En vous voyant passer, ô chef du Grand Empire, le peuple et les soldats tomberont à genoux, mais vous ne pourrez plus vous pencher pour leur dire je suis content de vous ».*

Victor Hugo avait prédit le triomphal accueil de Paris. Scandée par un coup de canon tous les quarts d'heure, une incessante marche funèbre accompagne la progression. Des haltes sont observées à des points symboliques, où redoublent les vivats d'une foule innombrable. Celle de l'Arc de Triomphe retentit d'une extraordinaire ferveur patriotique. Quelque 8 000 soldats peinent à contenir tout au long du parcours une foule survoltée, évaluée à trois millions, a-t-on dit. La batterie des Invalides répond au grand bourdon de Notre-Dame et au carillon de toutes les églises de la capitale.

Les ovations que leur réserve la foule émeuvent aux larmes les Grognaards survivants, reconnaissables à leurs insignes et décorations retrouvés. Venus de très loin, bravant un froid polaire comme à la Bérézina, ils sont venus acclamer une ultime fois leur « *petit tondu* », comme au bivouac d'Austerlitz.

Mais, au fait, Napoléon n'est-il pas en train de remporter un Austerlitz politique ? L'un de ces braves a failli devenir le premier soldat inconnu. Sur les Champs-Élysées, l'émotion le terrassa au passage du corbillard. La seule marque d'identité que l'on trouva sur lui fut une vieille Légion d'honneur, que des témoins lui virent cacher in extremis dans sa poche, de crainte qu'elle ne lui soit volée. On eut bien des difficultés à identifier l'israélite David Blum, accouru d'Alsace malgré son grand âge pour saluer l'Empereur qui lui avait remis personnellement la prestigieuse décoration, et peut-être surtout en reconnaissance de sa libération des Juifs.

Ce n'est que peu après 14 heures, après trois heures de marche, que le cortège funèbre atteint



enfin les Invalides où l'attend tout le gotha dans la cour d'honneur et la cathédrale, somptueusement décorées. La foule ne pouvant y prendre place, on assiste alors à une sorte de transfert d'hommage et un net changement d'ambiance. À l'enthousiasme patriotique succède un recueillement



**Retour des cendres, place de la Concorde**

il s'adresse au roi son père : « *Sire, je vous présente le corps de l'Empereur Napoléon* ». Louis-Philippe lui répond : « *Je le reçois au nom de la France* ». Puis, le maréchal Soult, président du Conseil, présente au roi sur un coussin l'épée d'Austerlitz de Napoléon. Louis-Philippe s'adresse alors au grand maréchal Bertrand : « *Général, je vous charge de placer cette épée glorieuse de l'Empereur sur son cercueil* ». Le roi poursuit : « *Général Gourgaud, placez sur le cercueil le chapeau de l'Empereur !* ».

L'interminable messe qui suit, présidée par Monseigneur Affre, mériterait que l'on s'étende sur son incomparable faste liturgique avec le concours des plus grands chanteurs du moment. L'absoute se termine par la bénédiction du cercueil par le roi, passant ensuite le goupillon aux plus hauts dignitaires du régime. Le mot de la fin revient au vieux maréchal Moncey, présent de bout en bout près du cercueil : « *Maintenant, je peux mourir !* ».

En définitive, le retour des cendres de Napoléon consacre son triomphe posthume, en couronnement de sa légende déjà planétaire. Depuis lors, mine de rien, du haut de sa statue de la cour d'honneur des Invalides, Napoléon continue de présider par procuration aux gloires et aux deuils de la France.

*Michel FRANCESCHI*

*Officier général (2s)*

